

Il faut féliciter le Directeur de la Bibliothèque et des Archives cantonales d'avoir su le rappeler.



Consacré aux rapports de Rousseau avec le Valais, l'ouvrage de M. Lucien Lathion<sup>1</sup> est un « Itinéraire » aussi, itinéraire parcouru par Jean-Jacques, mais itinéraire refait et à refaire par tous ceux qui, à la suite du grand homme, sont en quête d'une nature grandiose à admirer. Mais « Itinéraire » combien différent du précédent ! Tandis que notre archiviste cantonal propose à nos regards les œuvres d'art dont les hommes ont doté le Valais le long des siècles, Rousseau et ses disciples n'ont d'yeux que pour les grandeurs naturelles, sans égard pour les œuvres humaines...

M. Lathion était le plus qualifié des érudits pour parler de Rousseau en Valais et, en recherchant une bonne fois tout ce qui a été dit à ce sujet, pour tenter un tri entre la réalité et la légende. Si, jadis, un Louis Dirac sut être à la fois chef de gare et poète, et un poète ami de Lamartine, Lucien Lathion aussi unit à souhait la précision technique de sa profession et les sortilèges de la passion littéraire. Peut-être les rubans d'acier indéfinis sur lesquels courent les trains invitent-ils à l'évasion ? M. Lathion, qui présida le Grand-Conseil et fut ainsi le premier magistrat de notre République, ne s'est pas laissé davantage prendre au lacs de la politique : c'est aux lettres qu'il a donné le meilleur de lui-même.

Après ses *Heures pensives*, il s'est attaché à décrire les épisodes valaisans de Chateaubriand et de Goethe. C'est aujourd'hui de Rousseau qu'il nous parle, pour reconstituer le voyage que fit le philosophe à travers le Valais, du Simplon à Saint-Maurice, au début de l'automne de 1744, puis pour nous montrer tout ce que Jean-Jacques tira de son souvenir pour composer, en l'été finissant de 1756, cette « Lettre sur le Valais » qui est l'un des joyaux de la *Nouvelle Héloïse*.

Le voyage d'abord, dont la preuve tient en trois simples lignes des *Confessions* ; encore s'y glisse-t-il un anachronisme, car c'est auparavant que Rousseau dut bénéficier de la bienveillance de M. de La Closure, Résident de France à Genève de 1698 à 1739. Le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* (IV, 426) nous assure, en effet, que La Closure était « lié avec Rousseau ». Sans doute l'écrivain voulut-il simplement unir dans une commune gratitude les deux diplomates français de Genève et de Sion qui lui avaient accordé leur protection.

M. Lathion se fait homme du XVIII<sup>e</sup> siècle pour suivre son héros, ou plutôt pour l'accompagner : on le devine tenant Jean-Jacques par le coude ou tirant sur sa manche, tant et si bien qu'ensemble ils traversent le Valais, ensemble ils en admirent les « roches pendantes » ou les eaux tumultueuses, ensemble ils s'arrêtent à Sion, y séjournent, y parcourent le Grand-Pont, des arcades du *Lion d'Or* à l'hôtel de la Résidence française sur lequel deux siècles ont passé depuis, effaçant toujours plus l'écu fleurdelysé de ses anciens maîtres...

<sup>1</sup> Lucien Lathion : *Jean-Jacques Rousseau et le Valais*, Lausanne, Editions Rencontre, 1953. Volume de 225 pages, avec un dessin et 8 gravures anciennes du « Valais au XVIII<sup>e</sup> siècle ».

En 1744, Rousseau se rendait de Venise à Paris par le Valais et Genève. M. Lathion suppose qu'il arriva dans la capitale des VII Dizains le 20 septembre et qu'il s'y trouvait encore au début d'octobre, et même le 7 probablement. N'est-ce pas un séjour bien long pour un voyageur impécunieux et pressé d'arriver dans la capitale française afin d'y plaider sa cause contre le comte de Montaigu, ambassadeur du Roi auprès de la Sérénissime ? A moins de supposer avec la tradition que quelque accident de santé immobilisa le voyageur entre les mains d'un praticien local... Mais ne gâtons pas notre plaisir par de vaines querelles ! M. Lathion connaît mieux que personne l'époque où vivait son personnage ; il sait l'emploi de son temps, le caractère de ses relations, la vivacité de ses sentiments, l'élan de sa poésie ou les arguments de sa philosophie. Il défend Jean-Jacques contre les attaques ; il s'applique à résoudre les objections, à éclairer les obscurités, à dissiper les doutes ; il le protège contre les méprises qui risqueraient de faire prendre Saint-Preux pour son double parfait, son calque autobiographique. M. Lathion rend tout vraisemblable sinon vrai, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la poésie éthérée de Rousseau ou de l'érudition aimable de son biographe. Pour ma part, je ne cache pas le plaisir de suivre un tel guide, qui sait tout, qui connaît tout du Valais en ce milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a lu tout ce qui en parle, qui a voulu voir et toucher tout ce dont il parle ; qui n'ignore rien du tracé des routes, des aventures où se croisent truands et vagabonds, troupiers et déserteurs ; qui est renseigné sur le cours de l'argent et les changes, sur les variations du trafic et la concurrence entre Mont-Cenis et Simplon (la « guerre des tunnels » a eu des antécédents...), sur les excès des douanes et des péages ; qui connaît l'état sanitaire du Valais et des Etats voisins, les débordements de la Sionne, les particularités botaniques et minéralogiques du pays, sa carte des vins et les vertus thérapeutiques de son climat... M. Lathion connaît aussi bien la situation politique et militaire, nous initie aux combinaisons diplomatiques et aux affaires économiques ; il nous instruit même d'un conflit de sel provoqué par l'irritation ressentie en Valais de propos incongrus tenus par un ami du fermier de la Régie royale du précieux condiment ! C'était la « guerre froide » d'alors, encore que la « chaude » rôdât autour de nos frontières...

On oublie Rousseau pour ne plus penser qu'au Valais ! Peut-être n'est-ce pas pour déplaire à M. Lathion, à qui le voyage mal connu de Rousseau fournit un si beau prétexte de nous faire bien connaître le Valais. Il nous introduit jusque dans ses auberges, la « bonne auberge » séduisante du *Lion d'Or*, que Goethe jugea plutôt détestable de malpropreté ; il palpe les bagages des voyageurs, tâte les matelas bourrés de feuilles de maïs « craquantes et piquantes », et voudrait nous préserver... de la saignée des puces et des pourboires ! Si Rousseau fait figure de « Patron » du tourisme pédestre remis aujourd'hui à la mode, le livre de M. Lathion, au vocabulaire précis, à la langue à la fois classique et moderne, tout rempli d'érudition et de vie, est appelé à rejoindre dans nos bibliothèques *La Suisse des Diligences* si gracieusement décrite par M. Grellet.

Cette première partie, qui est sans doute la plus neuve de l'ouvrage de M. Lathion, est suivie d'une seconde dans laquelle l'auteur reprend la

*Lettre sur le Valais* et en définit la valeur et l'influence. Lorsque Rousseau l'écrivit, douze années s'étaient écoulées et il vivait à l'Ermitage, dans ces plaines de France dont la douceur ne parvenait point à lui faire oublier l'horreur bénie des montagnes de Suisse et de Savoie. Les souvenirs de son passage en Valais sont maintenant anciens, estompés par le temps, embellis par le cœur. On peut redire ici ce que, plus près de nous, Henri Troyat exprime en racontant ses souvenirs : « La conséquence naturelle de l'exil est de parer d'un charme extraordinaire le pays que l'on a quitté et où l'on ne peut plus revenir... Images vagues et puérides,... délices d'un temps révolu et d'une patrie aux frontières closes. » Recueillant les confidences de ses parents réfugiés sur la terre hospitalière de France, Troyat note que « de leur passé, ils se rappelaient surtout les moments agréables... Le crible de la mémoire ne laissait passer que les parcelles de la joie la plus rare, la plus pure. En les écoutant parler, j'imaginai une sorte de paradis perdu, où la jeunesse était rieuse, la vieillesse exempte de maladies, la fortune facile et la neige propre... » Pareils sont les souvenirs que Rousseau emporta du Valais : aussi serait-il vain de vouloir y chercher des allusions précises, y retrouver des sites déterminés. C'est des « montagnes » qu'il parle, et tout ce que Rousseau a vu, a senti, a éprouvé en traversant le Valais, tout cela remonte de son cœur plus que de sa mémoire, tout s'accumule, s'entre-mêle, se confond en une sensation générique et irréelle, où la vérité côtoie la fantaisie, le souvenir s'unit à la fiction, la réalité se perd dans la poésie. « Phénomène mystique », a-t-on dit, par lequel Rousseau fait « communion » avec la nature, une nature enchantée, idéalisée, transposée, une communion qui comporte une foi et s'exprime par de l'exaltation et des larmes. Le XVIII<sup>e</sup> siècle a beaucoup pleuré, jusqu'à Robespierre à qui le parfum d'une rose arrachait des pleurs... Par ses descriptions enthousiastes du Valais, de Clarens et de Meillerie, Rousseau arracha lui aussi des larmes à ses lecteurs et admirateurs, et Goethe lui-même ne fut pas exempt de cette contagion lacrymale !

Ce Valais arcadien que Rousseau parcourut en rêvant et que sa rêverie peupla de vie bienheureuse, quelle fut sa part dans l'élaboration des grandes œuvres de l'écrivain : son roman de la *Nouvelle Héloïse*, son traité du *Contrat social* ? Il semble bien qu'à travers la « sublimation » Jean-Jacques se soit souvenu de nos montagnes et de leurs habitants, asile et héros assurés de la vertu ! C'est le sort des grandes œuvres de cesser un jour d'être lues ; l'œuvre de Rousseau est trop célèbre, trop vantée, trop prolifique, pour être encore de mode. Dans cette œuvre immense, la « Lettre sur le Valais » paraît une digression, une digression dont le roman profita peut-être moins que le Valais lui-même. Elle est quelque chose comme un bloc erratique, qui demeure, dans un paysage apaisé, le témoin d'un âge disparu.

M. Lathion ne se contente pas de disséquer les composantes du tableau idyllique peint par Jean-Jacques : il situe son œuvre dans l'évolution littéraire et philosophique, il en recherche les origines comme les effets. Et pour ne laisser aucun problème hors de jeu, il examine encore un à un, dans une dernière partie de son livre, divers à-côtés de la rencontre de Rousseau avec le Valais. Aussi ce petit volume jette-t-il de la lumière, non seulement sur un canton des Alpes, mais sur un roman qui apportait une grâce nouvelle à la littérature, d'où devait éclore le Romantisme. L. D. L.